



## Rabelais mis en coupe ?

Bruno Pinchard

### ► To cite this version:

| Bruno Pinchard. Rabelais mis en coupe ? : précis de pantagruélisme. 2008. hal-00343025

**HAL Id: hal-00343025**

**<https://univ-lyon3.hal.science/hal-00343025>**

Preprint submitted on 28 Nov 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# *Rabelais mis en coupe ?*

## PRÉCIS DE PANTAGRUÉLISME

par Bruno Pinchard

A Claude Gaignebet, planteur de choux  
et passeur d'un nouveau monde !

### 1. ENIVRER LA PHILOGIE ET REMYTHOLOGISER NOS LIVRES

Dans le vaste océan du « Pantagruélisme », qui inclut les œuvres de Rabelais, mais ne s'y limite pas, il faudrait que se dresse un mont Saint Michel pour servir d'amer et fixer des routes. Mais pour s'orienter dans cette sagesse sans âge, qui ne porte d'autre nom que celui de son héros éponyme, François Rabelais reste un guide sûr, lui, et toute la famille de ses géants, même s'il faut aller le débusquer jusque sous ses anagrammes variés, Alcofrybas Nasier, Seraphino Calbarsy, Mirebalais, « rats et blattes » ou saint Blaise. On dit que Grangousier et Galemelle, les parents de Gargantua, ont fondé, dans la mer bretonne, les îles du Mont Saint Michel et de Tombelaine<sup>1</sup>. Cela suffit : nef des fous ou navire d'Argos, nous sommes embarqués.

Il faut d'abord se libérer d'une idée convenue : Rabelais n'est pas un « énaurme » *créateur*, c'est un compilateur, l'archiviste d'un savoir qui lui préexiste. Un moine copiste en somme, mais un moine épris de savoirs perdus, des landes du savoir, et qui, comme ses confrères d'Islande ou d'Irlande, transmet des mondes oubliés qui, sous sa plume, deviennent aussitôt des mondes nouveaux. Derrière les exagérations proverbiales et les leçons d'un humanisme de son temps, Rabelais accumule une sagesse millénaire qui vient frapper à notre porte sans crier gare. Il est peu d'œuvre sérieuse qui ait le pouvoir de troubler comme celle-là, née pour faire rire.

Rabelais, comme Jérôme Bosch en son *Enfer*, nous fait des signes. C'est assez pour reconnaître qu'il n'est pas l'écrivain de fantaisie dont on nous rebat les oreilles, il est d'abord l'ordonnateur d'une matière, comme on dit la « matière de Bretagne ». Loin de se livrer à un travail de fiction, il rassemble des matériaux et propose un certain arrangement, infiniment modifiable, infiniment améliorable, ouvert à tous les vents de la permutation, mais manifestant toujours une volonté. Ainsi l'œuvre est-elle plus du côté de la reconstitution d'un

---

<sup>1</sup> Cf. *Les Grandes et inestimables Croniques*, éd. par Mireille Huchon, in Rabelais, *Œuvres complètes*, La Pléiade, 1994, p. 161. L'œuvre n'est pas de Rabelais, mais sort à Lyon quelques mois avant le *Pantagruel* et porte la trace d'une relecture par Rabelais.

corpus que de l'invention d'une légende, un travail de philologue en somme dont la formule la plus parfaite est sans doute donnée dès le début du *Gargantua*. Il suffit de lire.

Alors qu'on trouve une généalogie lacunaire de *Gargantua* dans un tombeau antique près de Chinon, le narrateur indique qu'il a été appelé pour déchiffrer le document ruiné par les années :

« Je (combien que indigne) y fuz appelé : et à grand renfort de bezicles practicing l'art dont on peut lire lettres non apparentes, comme enseigne Aristoteles, la translatay, ainsi que veoir pourrez en Pantagruelisant, c'est à dire, beuvans à gré, et lisans les gestes horrrificques de Pantagruel<sup>2</sup>. »

La méthode est exposée avec une rigueur incomparable : d'abord un texte, lacunaire, ensuite un art de lire *plus attaché à ce qu'on ne lit pas qu'à ce qu'on lit*, un art de lire voué à l'invisible, à l'effacé, au corrompu, à l'entamé, à l'arasé, enfin la nécessité pour entrer dans la combinatoire des lettres de pratiquer une transcription non pas aveugle, mais guidée, guidée par quoi ?, par l'art de pantagruéliser. On sait que l'œuvre regorge de définitions de plus en plus ambitieuses du Pantagruélisme, mais la première a quelque chose d'incomparable en ce qu'elle révèle que nulle trace de civilisation n'est à la portée de l'interprète moderne s'il se contente de s'attacher à la lettre. Non qu'ici Rabelais oppose la lettre à l'esprit. Mais il faut d'abord opposer la lettre visible à la lettre invisible, et ensuite replacer ce jeu des lettres, apparentes ou inapparentes, dans la mythologie qui leur sert d'arborescence ordonnatrice. Sans mythologie, le sens se perd et seule la geste du mythe est en mesure d'engendrer un principe unificateur des traces de la culture.

« Pantagruéliser » signifiera donc ici aller lire les mythologies de Pantagruel, telles que le même auteur les a restituées dans ce *Pantagruel* par lequel il a commencé son entreprise. Cette lecture a valeur de dénouement et son usage ivre est la clé de toutes les résistances du sens. Du sens en effet, il ne peut être question tant que les significations latentes, possibles et même impossibles ne sont pas poussées à l'ivresse d'une lecture qui est de part en part mythologique et procède de la dimension gigantesque des récits d'origine. Dans ce rapport si profond à l'écrit, toujours lacunaire parce que toujours transmis, il n'y a pas place pour une philologie « scientifique », car l'archéologie des savoirs est suspendue à un récit organisateur parce que mythologique, qui trouve dans la trace du texte soumis à examen matière à une expansion nouvelle et à la révélation de nouvelles régions de sa puissance fondatrice. Dans son intégralité, pantagruéliser signifie donc s'enivrer d'une mythologie qui

---

<sup>2</sup> François Rabelais, *Gargantua*, chapitre II, p. 10 (nous citons toujours l'édition de Mireille Huchon dans la « Pléiade »).

n'est pas le résultat d'une restitution, mais le principe d'une inspiration.

La procédure est complexe car Rabelais ajoute une dernière facétie avant de nous livrer le fruit de son travail. Comment lire, dit-il en substance, le petit traité qui clôt cette généalogie de Gargantua, les fameuses « Fanfreluches antidotées », car

Les ratz et blattes ou (affin que je ne mente) aultres malignes bestes avoient brousté le commencement, le reste j'ay cy dessoubz adjouté, par reverence de l'antiquaille<sup>3</sup>.

Rats et blattes, ce sont évidemment Ra-belais lui-même ! Ainsi Rabelais, ou ses amis et collaborateurs, mange le commencement ou le principe de la naissance mythologique et ne réserve à ses lecteurs qu'un reste dont il détermine la quantité et la nature à son gré. Expert de la leçon manquante, il est en même temps la maligne bête qui nous prive du texte intégral ! Autant dire que Rabelais est à lui seul l'auteur et le détracteur de l'auteur, qui donne le texte et le retire pour nous enjoindre à entrer à notre tour dans le travail mythologique des lettres inapparentes. Voilà l'ampleur du travail exigé sur le texte-mère de la tradition et comment il faut entendre l'usage par Rabelais de la matière mythique rapportée par les chroniques gargantuines dont il a su s'emparer à l'heure juste de 1532.

On mesure ce que nos plus grands mythologues ont de frileux et de pusillanime face à cette méthode circulaire où le copiste dévore son propre livre avant de le livrer à la loi de sa propre invisibilité. Nos philologues n'ont ni le sens des fanfreluches, ni le sens de l'antidote, c'est pourquoi ils contiennent leurs travaux de restitution du sens à des mesures si étroites que le texte antique, à la fois incompréhensible et plat, s'éloigne définitivement de nous et que l'humanisme se voue à de vieilles ferrailles dépourvues de toute forme d'invention. C'est que les gens du texte boivent peu, et, s'ils disposent de mythologies, ce ne sont pas des chansons de gestes, créatrices de terreur et de monceaux d'or (s'il faut entendre « aurifique » dans « horrificque »), mais les pauvres récits de leurs propres doutes ou les justifications de leurs violences déçues.

## 2. LE NOM CACHÉ DE PANTAGRUEL

Nous disposons donc d'une règle de lecture. Elle est destinée à un grand avenir car c'est avec cette discipline pseudo-aristotélicienne qu'au livre suivant, en pleines mythologies pantagruéliques, Panurge finira par découvrir dans un anneau d'or l'inscription qui livre un des mots-clés de l'œuvre<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> *Gargantua*, éd. cit. Chapitre 1, p. 11.

<sup>4</sup> Cf. *Pantagruel*, chapitre XXIII-XXIV.

Pantagrue reçoit une lettre ainsi adressée : « Au plus aymé des belles, et moins loyal des preux, PNTGRL », qui contient un anneau d'or orné d'un diamant faux. Or cet anneau envoyé à Pantagrue par une femme déçue porte en inscription la parole du Christ sur la croix, « Lamah hazabthani » (il est vrai traduite ici en araméen) : Pourquoi m'as-tu abandonné ? Par le jeu des citations évangéliques et des lettres inapparentes, le sens peu à peu se dévoile : la phrase complète rapportée par les Evangiles est : « Eli, Eli, lama sabachthani », qui est une citation du *Psaume* 22 où « Eli », dans la bouche du supplicié, est une invocation de Dieu. La femme invoque donc Pantagrue comme le Christ mourant invoque son père. La traduction complète de ce message, blasphématoire à outrance, est donc : « Dy amant faulx : pourquoy me as tu laissée ? » Et Panurge peut exulter de tant d'habileté interprétative de sa part ! Mais lisons le texte de Matthieu ici sous-jacent. Il annonce bien d'autres complexités :

Or, vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une voix forte : « Eli, Eli, lama sabachthani ? » c'est -à-dire « O mon Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Or quelques-uns des assistants, ayant entendu, disaient : « Il appelle Elie, celui-ci<sup>5</sup> ! »

Cette fois, *Eli* est *Elie* ! Et Rabelais s'empare de ce malentendu sublime pour nous révéler le nom secret de Pantagrue, ou du moins pour nous forcer à l'entendre, même au prix d'une méprise : Elie, Elie le prophète, Elie le porteur de feu, Elie l'Artiste...

Voici donc la formule extrême du Pantagruélisme : non seulement nous ajoutons les mots qui manquent, mais nous ne les limitons pas au sens littéral, nous mythologisons notre propre religion comme les juifs qui mythologisent la scène de la crucifixion avec le prophète Elie. L'erreur soudain se fait plus explicite que la vérité. Derrière le drame christique une autre histoire s'écrit et Rabelais en est sinon le Judas, en tous cas le disciple à la fois secret et assidu.

Et sans doute, nous savons la suite du texte par cœur : après en effet qu'un des témoins a apporté à Jésus une éponge imbibée de vinaigre, d'autres ajoutent : « Voyons si Elie vient pour le sauver<sup>6</sup> ». A notre tour, après avoir bu selon notre gré<sup>7</sup>, attendrons-nous pour voir si Elie viendra consoler la femme abandonnée et dévoiler son identité ? Mais la suite du texte rabelaisien nous enseigne que Pantagrue partira secourir son père et n'aura cure de sa maîtresse. L'analogie évangélique se suspend donc ici et l'espérance qui l'accompagne tourne court, laissant plutôt place à une morale virgilienne : dans l'urgence, il ne faut pas dénouer les

<sup>5</sup> Matt 27, 46-47, in *Synopse des Evangiles*, par Lucien Deiss, Desclée de Brouwer, 1991.

<sup>6</sup> Matt 27, 49.

<sup>7</sup> Déjà, dans les *Propos des bien ivres* du Gargantua, les Templiers buveurs demandent à boire en répétant la parole du Christ sur la croix : « Sitio » : cf. chapitre V, p. 19 : « J'ai la parole de dieu en bouche : Sitio ».

nœuds, mais les couper. L'Elie gallique n'est pas le nouveau Jésus qu'on croit. Plus hébraïque peut-être, il cherche la vérité du père et partage les guerres qui sont les siennes. Son nom ne comprend que des noms de Dieu : *El*, et *I*, et son destin est de remonter au principe plutôt que de mourir pour les hommes.

On déclarera ces commentaires blasphématoires, mais ils ne sont que le développement, effroyablement compliqué il est vrai, du système d'allusion<sup>8</sup> sur lequel tout l'enseignement de Rabelais se construit. Il n'y a là rien d'autre, en effet, que la mise en œuvre de cette « manière de lire lettres non apparentes » sur laquelle nous avons commencé, ces fameuses lettres que Rabelais appelle dans ce passage *acriton* ou, en latin, *illegibilis*<sup>9</sup>. Cette acritologie nous livre ainsi, sous la garde d'un étrange Francesco di Nianto le Toscan invoqué pour la circonstance (en somme François de « niente », François « de rien »), la révélation la plus considérable, celle d'un Pantagruel, d'un PNTGRL devenu Elie au char de feu, entré peut-être dans la littérature française pour sauver l'Homo crucifié par l'histoire, et appelant en vain son père, au cœur d'une civilisation vouée au sacrifice.

Mais comment s'étonner après cela que Pantagruel vole au secours du royaume de son père menacé, qui réside dans ce non-lieu qu'est Utopie, à quoi on n'accède que par Meden, c'est-à-dire précisément rien<sup>10</sup> ? La philologie rabelaisienne se joue au péril de ce rien, qui est sa capacité à multiplier des déviations infimes dans les enseignements dominants, unissant alors l'être et le néant selon des proportions insupportables aux grands discours de l'affirmation<sup>11</sup>. Au palais de la Quinte Essence, le narrateur verra des personnages qui « chassoient aux vents avec des rets », ou un autre « qui tiroit des peds d'un Asne mort », d'autres enfin « de neant faisoient choses grandes, et grandes choses faisoient à neant retourner<sup>12</sup>. »

Si l'on y prend garde, ce jeu de l'être et du néant annonce une des entreprises les plus considérables de la rationalité de l'occident, rationalité classificatrice qui fit rêver Foucault jadis à l'orée des *Mots et des choses*, mais dont il eut tort de penser qu'elle se limitait à une âge de la ressemblance. Rabelais n'est pas tenu par une règle enfantine de ressemblance, mais par un jeu de l'être et du néant qui conduit les choses à leur annihilation dont aucun Dieu

<sup>8</sup> On a retrouvé un court poème latin, essentiel, attribué à Rabelais, dont il suffit de dire ici qu'il porte pour titre : « Francisci Rabelaesi Allusio ». Les jeux d'ellipse et de condensation sémantique des noms divins sont évidemment caractéristiques de la poétique indo-européenne, dans le *Véda* comme dans l'*Edda*.

<sup>9</sup> *Pantagruel*, chapitre XXIV, p. 300-301.

<sup>10</sup> *Pantagruel*, chapitre, chapitre XXIV, p. 301.

<sup>11</sup> Ainsi la devise de Thélème, Fais ce que voudras, n'est que la coupure de celle d'Augustin : Aime et fais ce que veux. Cette coupure « inapparente » décide de tout, donnant son congé à l'amour rédempteur, pour affirmer la seule illimitation de la liberté des Thélémites.

<sup>12</sup> *Cinquième livre*, chapitre XXI, p. 774.

créateur ne les sort, mais qui les livre à un pouvoir gigantesque dont le Pantagruélisme est la loi la plus intérieure. La rationalité mythologique n'est pas seulement tabulation, elle est tabulation de présence et d'absence, et comme telle un damier qui annonce quel monde qualitatif résistera demain aux algèbres binaires du Grand siècle. Tel est le sens qu'on peut attribuer au bal de la Quinte Essence à la fin de l'œuvre :

Pour iceluy commencer fut le pavé de la salle couvert d'une ample piece de tapisserie veloutée, faite en forme d'eschiquier, savoir est, à carreaux, moitié blanc, moitié jaulne, chascun large de trois palmes, et tous carrez coustés<sup>13</sup>. »

### 3. CODICOLOGIE, PALIMPSESTE, TABULATION, ENCYCLOPÉDIE

J'épargne au lecteur curieux la description de ce ballet en blanc et jaune, même si Rabelais, là encore à l'avant-garde de l'histoire des jeux, s'y montre novateur et capable de composer des coups qui défient un calcul simple. Il suffit de reconnaître simplement que nous n'avons pas affaire ici à une simple structure en forme d'« échelle de la nature », mais à une combinatoire, à un art des permutations qui laisse envisager dans quelle perspective il est nécessaire de relire les énumérations rabelaisiennes. Elles sont désordonnées, ou même simplement compilatrices en apparence, mais en réalité elles constituent les termes d'une combinaison à la mesure du jeu de présence et d'absence auquel se condamne tout lecteur un tant soit peu attentif des sources de la tradition.

Et c'est dans cette ligne qu'il faut prendre au sérieux le premier geste intellectuel connu de Rabelais à l'égard des « légendes gargantuines », car des récits de la vie de Gargantua publiés à Lyon en 1532, la même année que le *Pantagruel*, nous savons à tout le moins que si Rabelais n'a pas contribué entièrement à leur rédaction, il est probablement l'auteur des *tables des matières* qui les accompagnent, tables qui unifient, en une première projection dans l'espace de l'imprimerie, la geste du géant. Comme l'a remarqué madame Huchon :

La table des matières ne coïncide donc pas avec la délimitation des chapitres, si bien que leur lecture respective donne l'impression de deux textes différents [...]. Cette table des matières semble un commentaire destiné à signaler les éléments dignes d'intérêt<sup>14</sup>.

Cette façon de faire ressortir des éléments organisateurs du mythe répond évidemment

<sup>13</sup> *Cinquième livre*, chapitre XXIII, p. 778.

<sup>14</sup> *Gargantua*, éd. cit., p. 1174-1175.

à l'idée d'un Rabelais explorateur, ordonnateur et interprète de sa propre entreprise, qui n'est jamais que de saisir les ressorts universels de la mythologie gallique<sup>15</sup>.

C'est de même lui qui à la fin du *Quart livre* concède à son lecteur une « Briefve declaration d'aulcunes dictiones plus obscures contenües on quatriesme livre des faitcs et dictcs heroïques de Pantagruel ». Ce petite lexique rabelaisien dépasse en réalité une simple liste de noms et d'éclaircissements philologiques. C'est déjà une mise en table du Pantagruélisme selon une loi de distribution dont l'œuvre entière avoue la nécessité à chaque instant. Car qu'est-ce que pour finir le « mot de la bouteille », si ce n'est un ultime oracle que nous concèdera notre temps devenu pourtant muet, cet oracle qui dénoue les perplexités de Panurge, l'homme en quête de sa moitié, et qui soudain donne un centre à la rotation du tout ? Car qu'il s'agisse de la rotation des tonneaux dans les caves, ou de leur cerclage, du retournement de l'arbre mal renversé d'hommes inconscients de leur origine céleste, du Manoir de vérité placé dans le centre des mondes ou de la recherche du temple souterrain de la vérité, Rabelais est toujours loin du désordre déconcertant qu'on lui prête. Le fourmillement du rhizome rabelaisien est au contraire, sous son apparent foisonnement, un tel comble d'ordre que les interprètes finissent par succomber à la réticulation d'un texte en forme de pigeonier ou de ruche qui ne souffre aucune exception à sa régularité spontanée. Les tables et les énumérations n'en sont que le symptôme le plus visible et le plus adapté au génie nouveau de l'imprimerie. L'humanisme de Rabelais est d'abord la révélation de l'ordre qui préside au phénomène humain, pour peu qu'on y suppose un pouvoir pantagruélique à l'œuvre, fondé sur le jeu du visible et de l'invisible.

Ce monde rabelaisien, ponctué d'énumérations, de listes, d'enfilades plus ou moins illimitées, cet arpentage typique de la Renaissance qui, dans son élan, fait le décompte presque exhaustif des breloques que l'homme depuis le néolithique traîne dans son sac, — ce monde est d'abord un grand dessein encyclopédique qui se déploie avec une régularité dont Rabelais lui-même avait annoncé le dessein lorsque, au retour de Rome, il avoue avoir conçu un véritable plan projectif de la ville, de la Rome encore debout et de la Rome souterraine :

Pour ma part, m'appuyant sur l'invention de Thalès de Milet, ayant pointé un cadran solaire, je partageais et je représentais la Ville par quartiers, grâce à une ligne transversale tirée d'est en ouest, puis du midi au nord<sup>16</sup>.

<sup>15</sup> La *Pantagrueline prognostication* fait allusion à un certain Jean de Gravot, auteurs de « Mythologies galliques », qui n'est autre que Rabelais lui-même.

<sup>16</sup> François Rabelais, *Epître-Dédicace de la « Topographie de l'ancienne Rome » de Marliani*, éd. cit., p. 988. C'est de cet ouvrage que ce sont encore servis les archéologues actuels pour identifier le Lupercal lors des dernières fouilles du Palatin. Rabelais a vu la grotte et son aigle avant nous. C'est assez dire la précision de ses informations archéologiques.



Rabelais rappelle encore que personne ne connaît mieux sa propre maison qu'il connaît Rome et tous ses quartiers. Cette topographie de Rome n'est pas une étape parmi d'autres dans la formation de notre auteur, elle est le premier geste projectif de l'ordre pantagruélique en tant qu'il procède depuis un centre, et ce que Rabelais n'avait pu achever seul pour Rome, voici qu'il le mènera à son terme avec les Mythologies galliques dont il s'est fait le druide et il proposera, en conséquence, la première topographie du texte occidental, même si, comme il le dit encore de Rome, « il ne semblait pas facile de disposer une masse informe d'éléments hétéroclites dans un ordre clair, harmonieux et bien agencé » (*rudem et congestitiam molem enucleate, apte, et concinne digerere.* )

#### . LA CREME DES HOMMES

Loin d'être contenu dans les labyrinthes des caves de Touraine, l'œuvre de Rabelais a donc une vocation encyclopédique gouvernée par un principe solaire. Elle se présente ainsi comme un partage orienté de l'espace, pour lequel l'astrologue Alcofribas n'était pas trop mal armé. Dans cette ligne de recherche, il serait plus qu'instructif de tenter une première lecture d'un texte peu fréquenté, *La Cresme philosophalle*, attribué à Rabelais ou à l'un de ses amis lyonnais. On trouvera ici sans doute un ordre parmi d'autres, une projection entre d'autres projections, mais, peu à peu libérée de ses allusions inextricables et de sa prodigieuse compression, il se pourrait qu'elle mette à notre disposition la structure-mère du tout, la topographie spirituelle générale qui permet de réécrire la lettre du texte publié ainsi que les lignages de possibles qu'elle recèle. *La Cresme philosophalle*, voilà bien le Mont Saint Michel du Pantagruélisme<sup>17</sup>.

Nous ne savons rien de ce texte, si ce n'est qu'on a pu le lire, à partir de 1565, dans les éditions du *Cinquième livre*. Il devait se trouver dans les manuscrits de Rabelais qui ont servi à la composition de ce livre. Une seule chose est claire, cette simple feuille, remplie de questions saugrenues, est liée à la publication du *Pantagruel* en 1532 et aurait pu servir de feuille-annonce s'il n'était pas si difficile à interpréter. On y retrouve à tout le moins tout

<sup>17</sup> Je fais l'hypothèse que nous détenons dans ce simple document la table des matières idéales et comme le cahier des charges du Pantagruélisme. De là à penser qu'il a été rédigé d'abord et que l'œuvre n'est là que pour décliner sur divers tons et dans divers styles cet axe premier, il n'y a qu'un pas. Je reconnâtrai volontiers dans ce plus vieux programme du Pantagruélisme la trace d'une joute littéraire entre les Pantagruélistes lyonnais identifiés par Mireille Huchon. Rabelais aurait pris en charge le déploiement de ce platonisme pessimiste dans la matière folklorique (les *Croniques*), dans le roman humaniste (le *Pantagruel*), dans les Almanachs (les *Pronostications*), dans la gravure de colportage (les *Songes drolatiques*), dans l'érudition (les éditions de Galien, d'Hippocrate, de Manardi, de Macrobie, de Marliani etc.). L'ensemble constituait l'ouverture d'un champ général de savoir gigantesque et comme le prologue à une *renovatio studii* préluant à une singulière révolution culturelle du royaume très-chrétien.

l'arsenal des mythologisations rabelaisiennes.

J'y vois une fois de plus à l'œuvre l'esprit organisateur de Rabelais, cette fois sous une forme programmatique qui mérite qu'on s'y attarde. S'il y a un rationalisme de Rabelais, il ne s'inscrit pas seulement dans les interstices de son discours mythologique, il se constitue au cœur de son traitement de la matière gigantale et s'identifie à la création rabelaisienne dans son ensemble, qui témoigne ainsi pour la constitution d'une véritable *raison mythologique*. Elle ne serait pas indépendante des extravagances rabelaisiennes, mais elle vaudrait dans la stricte mesure où elle constituerait la structure absolue de ces singularités, leur unité à la fois invisible et infaillible. Nous ne parlons pas ici d'imaginaire rabelaisien, mais d'une loi générale qui vaut en toute occasion et ne connaît pas d'exception. C'est à ce seul prix que l'intelligence rabelaisienne des mythes nous fait sortir des nostalgies du folklore pour entrer dans une authentique aventure de la raison, non pas raison de la vérité univoque, mais raison de l'analogie ou théodicée des mythes fondateurs de monde — autrement dit *Mythodicée*. Le libertinisme de Rabelais est bien un libertinisme de la raison, mais sa raison est la raison orphique<sup>18</sup>.

Mais pourquoi une telle crème, et de quel lait ? A coup sûr de l'Encyclopédie pantagruélique achevée<sup>19</sup>, mais le lait n'est pas encore le vin, et pas davantage la crème. On a pu croire qu'il s'agissait là d'une parodie du Saint Chrême, mais l'explication est évidemment plus rabelaisienne. Cette crème est une onction, et cette onction un onguent mercuriel, le même que nous voyons paraître dès le Prologue du *Pantagruel* : « O quantesfoys nous les avons veu à l'heure que ilz s'estoyent bien oingtz et engressez à point<sup>20</sup>... » Et de fait, comme le rappelle madame Huchon, « le traitement caractéristique de la vérole se faisait par des onctions mercurielles, mélange de vif-argent et de graisse de porc<sup>21</sup>. » Voilà de quoi rendre les vérolés *très précieux*. Ne brillent-ils pas de graisse ?

Telle est la raison pour laquelle il faut privilégier les éditions où « philosophallique »

<sup>18</sup> Je tranche le débat entre un Rabelais rationaliste et un Rabelais fidéiste en supposant que Rabelais dévoile l'harmonie des narrations fabuleuses que l'homme engendre pour répondre à la stupeur de sa naissance et à l'évidence de son gigantisme natif ; cf. Bruno Pinchard, « Essai de mythodicée », in *Heidegger et la question de l'humanisme*, faits, concepts, débats, sous la direction de Bruno Pinchard, Paris, PUF, 2005, p. 365 et sq. Que l'« orphisme » que j'évoque ici soit un orphisme éléusien régulièrement transmis à Rabelais ou une forme de gnose manichéenne et hermétique résultant de différents canaux, égyptien d'abord, c'est une autre question.

<sup>19</sup> Rabelais parle dans le *Tiers livre*, chapitre XXXVIII, de la « fine creme de sapience » en parlant d'un philosophe, mais le propos est ironique et s'en prend au scepticisme du personnage.

<sup>20</sup> *Pantagruel*, Prologue, p. 214. Une autre voie interprétative est possible, sans être contradictoire avec celle que je retiens ici. Cette crème devrait être rapportée alors à toute la méditation sur le liquide vital développée par les penseurs depuis le temps d'Homère, à en croire l'importante étude sur la parole AION, durée de vie, mais aussi moëlle, jadis développée, par R.B. Onians, dans *The Origins of European Thought about the Body, the Mind, the Soul, the World, Time and Fate*, de 1951, chapitre 6. Notre Encyclopédie serait ainsi la colonne vertébrale autour de laquelle s'enroule le Kundalini de la substantifique moëlle, avec le sperme, la sueur, la synovie, les larmes et le vin. Il faudrait traduire alors « Aïon philosophallique ».

<sup>21</sup> Ed. cit., p. 1236.

s'écrit bien avec deux *-l* <sup>22</sup>! La philosophie de Rabelais est d'abord mercurielle par thérapie et si elle devient onction, c'est pour en oindre le corps phallique qui cuit dans ses venins. Tout est *pharmakon* dans cette suite de déplacements et d'ironies, et la philosophie qui est passée par ces pouvoirs du médecin du mal d'amour, ou « mal français », est bien décidé à soigner le mal par le mal et la solidification des apparences par les solutions du mercure. Il n'y a pas d'autre voie vers la pierre « philosophale ».

L'ordonnance s'achève dans les éditions anciennes par une signature qui mérite qu'on s'y arrête. Je la traduis du latin : « Voilà les thèses proposées par François Rabelais, poète assoiffé. » Suit une formule difficilement traduisible car le texte en est très incertain selon les éditions :

Vie, liens (je lis *licia*), soif, tu as liquéfié, tu pleureras, tu brûleras, les membres, l'homme, le tombeau, par la mort, par la liqueur, par le feu<sup>23</sup>.

Ces triades s'emboîtent si bien qu'elles s'interprètent les unes les autres malgré leur obscurité. On les proclamera alchimiques car elle traitent de l'œuvre du feu, on doit surtout bien les distribuer. Ici un tableau est nécessaire :

Vie	tu as liquéfié	les membres	par la mort
Liens	tu pleureras	l'homme	par la liqueur
Soif	tu brûleras	le tombeau	par le feu

Il va de soi que cet ordre n'est pas figé, mais qu'il suppose des combinaisons nombreuses qu'il faut explorer. Retenons que, comme dans la légende maçonnique d'Hiram, le maître est mort, que la chair quitte les os, que tout se désunit et qu'il convient de pleurer sur ce tombeau. Ce tombeau, nous le connaissons, c'est évidemment celui qui achève le *Cinquième livre*, l'épigramme qui s'achève sur NATURE QUITE et annonce que Rabelais est mort, mais qu'il reparaît plus triomphant que jamais dans la personne de son successeur et éditeur. Ce jeu, l'épigramme le rappelle, fait vivre et nous rend quitte de notre dette à l'égard de la nature.

Ainsi le tumulus triangulaire qui achève les œuvres complètes de Rabelais, s'il ne demande pas vengeance de la mort du maître, propose à la fois une célébration funèbre et un bûcher purificateur qui nous libère du corps mort pour laisser place au feu final. La

<sup>22</sup> Pour être tout à fait obscène, j'ajouterais que cette crème fouettée philo-sophallique est sans doute la meilleure définition de la future femme de Pantagruel. Il aurait donc épousé la vérole ? Oui, comme Raminagrobis qui, il est vrai en secondes noces, avait épousé la « grande Guorre, dont naquit la belle Bazoché », *Tiers Livre*, chapitre XXI, p. 416. On méditera longtemps sur ces véroles qui font entrer dans des guildes ou des compagnonnages...

<sup>23</sup> Cité en note par madame Huchon, p. 841. J'ai comparé le texte sur l'édition des Oeuvres de 1588.

putréfaction dénoue, délie, mais c'est pour laisser place à la triade *élique* Vie, Liens et Soif. Le Pantagruélisme est un accès à ce culte du feu fondateur du lien social et de l'embrasement du désir, et c'est lui que Rabelais a su discerner au sein des traditions populaires dont il s'est fait d'abord l'éditeur avant d'en devenir le grand architecte.

Mais le don du feu n'est pas tant reçu comme une invitation au vitalisme qu'exercé par un activisme mental qui suppose les liaisons les plus terribles avec la même sérénité que s'il s'emparait des liens du plaisir. Que dire en effet de la combinaison qui donne : tu pleureras l'homme, tu brûleras son tombeau, car tu as liquéfié la vie, les liens par le feu de sa soif ? Mais que dire encore de cet autre : Tu as liquéfié ta soif par la liqueur, tu brûleras pour les liens et l'homme liquéfieras son tombeau par la liqueur de la vie ? (car les liens grammaticaux sont libres et permutable, et les temps peuvent eux-mêmes s'échanger).

Nous ne sommes pas au bout de nos étonnements car ces combinaisons basées sur des triades plus pythagoriciennes qu'augustiniennes (et trinitaires) ne sont que la signature d'un texte d'une toute autre ampleur, la *Cresme Philosophalle*, le cœur de l'encyclopédie rabelaisienne. Voici en effet qu'il nous faut passer maintenant à la véritable solennité d'une dispute scolastique ! En matière d'ordre, Rabelais n'hésite pas, tout lui est bon, de la cryptographie jusqu'à la somme théologique disputée en Sorbonne, il n'y a pas d'ordre préférentiel, le Pantagruélisme n'est rien d'autre qu'une symphonie d'ordres non pas concurrents, mais polyphoniques, qui déferlent sur un réel toujours rebelle, toujours singulier, toujours voué à un nominalisme rétif. Mais l'ordre spontané de la raison se meut, l'invention tabulaire montre sa puissance et le réel, de séparé, entre dans un système de relations qui, à la fois, libère sa polysémie et maintient le monde dans un arrangement cernable. Il n'est pas jusqu'aux tonneaux qui ne soient des formes d'ordre, pour peu, il est vrai, qu'ils soient contenus par des tresses de cornouiller flexibles et serrées. Resserrer l'ordre scolastique, dévoiler la bouffonnerie qui lui est propre, lui reconnaître l'encyclopédie qu'il mérite, voilà l'enjeu de cette dispute gigantesque qui constitue le détour paradoxal que Rabelais a retenu pour introduire à sa cosmologie la plus intérieure.

## 5. DÉMOCRITE OU PLATON ?

Il ne sera pas question de dépasser ici une simple lecture *en esquisse* de ces formidables questions : qui peut aujourd'hui venir à bout de leur puissance de révélation quand il s'agit du corpus pantagruélique dans son ensemble<sup>24</sup> ? Si Rabelais est le géomètre du

<sup>24</sup> En véritable Pantagruéliste, Eloi Johanneau, le président de l'Académie celtique sous l'Empire, s'y est essayé en 1823 dans

Pantagruélisme présent et à venir, s'il l'est par le *Pantagruel*, par les *Prognostications* comme par les tables des *Grandes croniques*, il l'est sur un mode aphoristique et synthétique inégalé dans cette litanie des *Utrum*, des « est-ce que ? » enfantins et fantastiques dont je vais maintenant tirer quelques énigmes certainement enterrées dans les fondements de Thélème<sup>25</sup>.

Je transcris en français lisible, à grand renfort de bésicles, et buvant selon mon gré, car le sens est parfois si enfoui qu'il fait désespérer le lecteur. Mais le peu qui paraît donne à penser que nous tenons là une sorte de credo pantagruélique minimal qui nous permettrait de nous orienter dans les circonlocutions du texte rabelaisien, et, pourquoi pas ?, dans les soubresauts de notre temps, tout voué qu'il soit à un désordre autrement radical, mais tellement plus pauvre qu'il se laisse aisément saisir par ce reclassement impondérable des êtres.

### BAUME PHILOSOPHALLIQUE

*des questions encyclopédiques de Pantagruel,*

*qui seront disputées sorbonifiquement*

*à l'Ecole des Décrétales,*

*près de Saint Denis de la Charte, en l'île Saint Louis à Paris*

Voilà donc notre Pic de la Mirandole vérolé proposant ses onze thèses, qui prétendent bien rivaliser avec les 900 de son homologue italien. Tous les Anglais qui courent voir ce maître de sagesse, sont peut-être plus des « maîtres anglés », c'est-à-dire des *compagnons de l'angle* que des natifs de Grande Bretagne, même compagnons d'Arthur<sup>26</sup> ! Mais comme

---

son édition des *Œuvres diverses* de Rabelais, mais il n'a pas su y retrouver autre chose qu'un dessein anti-scolastique.

<sup>25</sup> Il y a bien des « trous » dans ces « u-trum » qui font *trinch*.... Dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint Victor on trouve une esquisse de cet art scolastique de la question : « Question très subtile : Utrum une Chimère voletant dans le vide peut se nourrir d'intentions secondes ? Voilà qui fut débattu pendant dix semaines au Concile de Constance » (je traduis), *Pantagruel*, chapitre VII, éd.cit., p. 238. Nous allons retrouver ces idéalités voletantes sous peu. On a retrouvé le modèle de ces fantaisies dans un ouvrage anonyme datant d'environ 1518 et publié à Lyon, les *Quaestiones praegnantissimae* (Questions décisives), pour des funérailles ! C'est assez dire que le sens en restait ouvert quand Rabelais s'en est emparé. Une fois de plus, Rabelais reprend un élément à la sémantique instable (chroniques, fatrasies diverses) pour en faire un vecteur de savoir dont il se réserve de décider le sens ultime. Une seule chose est sûre : la forme scolastique de la question ne saurait limiter, comme on l'a supposé, le propos à une dimension simplement parodique des savoirs académiques. D'ailleurs, qui pourrait traduire *en latin* les questions pantagruélines ? A elles seules, ces questions saugrenues résument l'irréductibilité de la langue française et de son génie à toute formulation latine. Nous avons sous les yeux une véritable défense et illustration de la langue française.

<sup>26</sup> La supposition doit être prise avec un peu d'humour car elle est une simple hypothèse, judicieuse pourtant, de Péladan dans son *Rabelais inconnu*, comme est supposée cette Fraternité de l'Angle « composée de constructeurs et artisans à rituel géométrique, possesseurs d'un jargon particulier, l'Angle, usité chez les compagnons du bâtiment. », J. H-Probst-Biraben, *Rabelais et les secrets du Pantagruel*, Nice, 1949, p.85. Il n'est une ligne de la grande confrontation entre Pantagruel, Thaumaste et Panurge qui ne mêle en effet souvenirs de Pic de la Mirandole et rituels compagnonniques. C'est même ce mélange qui fait la différence entre le néoplatonisme florentin, issu de la tradition livresque, et le néoplatonisme pantagruélique qui repose d'abord sur la tradition orale et cherche les signes de l'idée dans les traces des initiations effectives.

Thaumaste, ils sont des êtres d'enthousiasme et d'étonnement. Suivons les Décrets de cette formidable dispute, nous y gagnerons peut-être le déchiffrement de certaines chartes cachées avec la tête de saint Denis en l'île Saint-Louis, entre Baudelaire et Guénon, séjournants illustres de ce lieu sacré entre tous.

1) *Utrum, une Idée Platonique voltigeant de gauche à droite au-dessus de l'orifice du chaos, pourrait chasser les escadrons des atomes de Démocrite ?*

Au commencement, il y a les idées platoniciennes et leur ballet dialectique doit l'emporter sur le matérialisme militant, pour ne pas dire militaire de Démocrite, l'homme qui gouverne les atomes comme des escadrons pour restituer les agrégats dont nous vivons et au milieu desquels nous séjournons. Les Pantagruélistes vont aménager un canal, une trappe, au moins un simple orifice pour que les bénéfices de la lumière intelligible puissent réordonner par les nombres platoniciens le chaos atomiste. On retrouve ici l'interprétation de Démocrite par Plutarque : si pour Démocrite il n'y a que vide *et* atomes comme causes de l'univers, les atomes règnent dans l'ordre physique, le vide prend la place du monde intelligible. Mais Rabelais ne l'entend pas de cette oreille, il ne laisse pas le site de l'intelligible vide, et ce n'est pas pour rien qu'il fait communiquer le haut et le bas par un orifice approprié : les idées y déverseront leur lumière et l'univers aura un axe autour duquel s'enrouler, de gauche à droite, depuis le désordre néfaste jusqu'à l'ordre dextrogire<sup>27</sup>.

On reconnaîtra dans ce scénario cosmogonique la matrice du *Timée* platonicien et le partage qu'il propose entre les modèles idéaux du démiurge et la chôra, le site du monde livré aux simples actions mécaniques de la matière. Seulement ici Rabelais apporte une double innovation : la causalité mécanique n'est pas seulement réduite à de simples soubresauts matériels soumis au pur et simple déterminisme, mais elle est réinterprétée, conformément au syncrétisme de la Renaissance, à l'aide du modèle atomistique de Démocrite, avec mise en évidence de son caractère fondamentalement agonique (les escadrons), que nous retrouverons plus loin avec la doctrine de l'action réciproque des contraires, l'antipéristasie. Ensuite, point de trace d'un démiurge : à sa place, la doctrine à la fois organique, celtique et kabbalistique des puits ou des trous de lumière. Du modèle artificialiste de Platon, on passe à une doctrine des influx de lumière. C'est l'œil et le trou de la pupille qui gouvernent le monde.

Rabelais se contente en effet de percer un trou dans la matrice de ce monde et y

<sup>27</sup> Ainsi l'atomisme n'est-il pas tant réfuté que réinterprété, au point qu'on peut y déchiffrer comme une relecture ésotérique des ontologies matérialistes. Qu'il y ait d'ailleurs eu dès l'antiquité une lecture ésotérique du stoïcisme et de l'épicurisme, Clément d'Alexandrie l'atteste ; cf. *Strom.* V, 575.

introduit une lumière ordonnatrice qui va jouer son rôle dans la guerre de l'origine entre les corps et les esprits. Il règne aussi bien une lumière de *Genèse* dans le propos : il y a des eaux d'en haut et les eaux d'en bas et l'esprit de Dieu souffle sur les eaux. Mais Dieu ne souffle jamais sur les braises du monde que par un trou. Ce trou ouvert à la lumière est bien la « pupille du monde<sup>28</sup> », mais sa béance doit aussi bien chez Rabelais être attribuée à la gorge, à l'anus et la vulve, version pantagruélique de la doctrine kabbalistique des vases brisés qui répandent la lumière. Par cette dilatation généralisée, et par elle seule se définissent les contours de l'éthique philosophale.

En ces quelques lignes, Rabelais propose donc rien moins qu'une alternative à l'artificialisme grec et à la toute-puissance judéo-chrétienne. Plus urgent qu'un dieu producteur ou créateur, il y a la préservation d'une percée de la lumière jusqu'au coeur des échanges matériels. Au commencement est le trou, et l'humanisme illuminé qui répond à cet appel est un humanisme du passage transfigurant, par les trous de la terre et du corps. Dans la compacité matérielle, il n'y a décidément de bonheur que là où s'inscrivent des solutions de continuité libératrices de trop de lumière contenue, fut-ce au prix d'une vérole ou de quelque insecte rongeur<sup>29</sup> ! Rien ne peut arrêter le songe qui voltige de l'autre côté du miroir, même pas la victoire des escadrons de la mort. La vie mortelle est une chambre obscure où perce une image du bonheur qui vient se renverser sur nos états finis. Nous ne vivons vraiment que l'œil collé au trou de la serrure qui nous boucle dans le champ des causes et des effets. Mais nous ne voyons même les forces qui nous tuent que par l'infiltration dont nous têtions le lait.

2) *Utrum, les chauves-souris, voyant par la translucidité de la porte cornée, pourraient comme des espions découvrir les visions morphiques, dévidant, en tournant, le fil de crêpe merveilleux qui emballe les tranches des cerveaux mal calfatés ?*

Après la lumière voici la nuit. Nous sommes du côté du monde, du chaos et des ténèbres et c'est comme des chauves-souris que nous pouvons entrevoir les voies de la connaissance. Comme chez Virgile, nous sommes appelés à regarder dans la mort, non par

<sup>28</sup> La fameuse « Korè kosmou » du *Corpus hermétique*, à la fois en grec jeune fille et pupille. Seul Rabelais prend au sérieux l'ambivalence de cette pensée trouée par la lumière en développant à la fois la féminité et l'ocularité du trou créateur.

<sup>29</sup> Par exemple le charançon qui perce un trou dans la fève des pythagoriciens et retrouve alors la fonction sacrée du scarabée égyptien avec son symbolisme excrémental ; cf. *Cinquième livre*, chapitre XIII, éd. cit., p. 755. On retrouve ailleurs chez Rabelais cette gigantomachie entre les idées et les atomes. Dans le *Tiers Livre*, Jupiter se transforme tour à tour en « Atomes épicuriens » et en « secondes intentions ». C'est le scénario même de notre théogonie rassemblé dans le Dieu du tout (où l'on vérifie que pour Rabelais les idées et les très scolastiques « secondes intentions » signifient bien le même monde intelligible, quoique selon des traditions différentes). Dans le même passage, Jupiter peut se transformer aussi bien en Feu, comme en toutes les constellations du ciel d'ailleurs. Nous retrouverons ce feu central avec les enseignements pythagoriciens de Philolaos.

des portes d'ivoire, opaques, mais par des portes de cornes, translucides. Nos rêves, inspirés par Morphée, nous font entendre que, oui, nous sommes liés à l'autre monde, non par un accès simple, mais par un fil de crêpe infime, fil de la destinée qui procède de la fêlure jamais suturée de notre fontanelle : par ce trou, nous allons aux rives de la lumière et, même si c'est par le biais seulement des images et des symboles, nous sommes invités à remonter le fil de notre destinée et à rejoindre les principes de l'ordre universel. Le Pantagruélisme ne nous laisse pas dans le chaos et dans ses guerres physiques, il voue son humanisme à un cheminement parmi les formes jusqu'à la fracture de l'origine, et comme chez Shakespeare, nous sommes destinés à devenir *les espions de Dieu*.

3) *Utrum, les atomes tournoyant au son de l'harmonie d'Hermagore, pourraient faire une coagulation ou bien une résolution de la quinte essence par le mouvement latent des nombres Pythagoriciens ?*

Cet Hermagore pose difficulté, mais l'idée est forte : le monde devient un cosmos sous l'action d'une harmonie intelligible. Les points de matière ne sont pas laissés au seul pouvoir des forces mécaniques, mais entrent dans un rythme intérieur qui seul donne une vérité aux formes visibles et aux valeurs humaines. Aussi le monde le laisse-t-il ordonner par le cinquième élément, qui est la première émanation de l'ordre hyperphysique dans le monde *encosmique*.

Hermagore est sans doute Hermagoras d'Amphipolis, philosophe stoïcien de l'époque de Zénon, dont nous ne savons presque plus rien, si ce n'est quelques traits fort pantagruélistes : il a écrit sur le « chien », l'animal philosophe par excellence, quoique ce soit plutôt contre lui (mais en réalité il s'agit plutôt d'une polémique anti-cynique). Il a écrit sur la Mauvaise fortune, mais surtout sur la divination par les œufs ! Pour finir il semble qu'il ait critiqué la phase sceptique du Moyen platonisme. Où est son harmonie ? Elle est nommément d'origine pythagoricienne. Voilà un mélange tout rabelaisien. Il n'est mentionné ici que comme une attestation typique d'un syncrétisme qui associe toutes les écoles en tâchant de les concilier dans une *Philosophia perennis* dont Pic de la Mirandole a défini une fois pour toutes le style.

On trouve rassemblé, dans cette figure qui tient d'Hermès à coup sûr, les forces et les faiblesses du Pantagruélisme : son lien avec les bêtes, son sens de la fortune, son inquiétude à l'égard des puissances de la mantique, son combat contre le scepticisme. Et ce bestiaire est ressaisi en un plaidoyer pour une symphonie visionnaire, manifestant les profondes



convergences entre le platonisme et le stoïcisme, considérées comme des pensées du tout.

Voici donc qu'on nous propose un ballet de lumière là où les atomes feraient régner la guerre. La nature, désormais nourrie par la lumière éthérée venue de l'orifice primordial, évolue selon le rythme d'une alchimie supérieure qui tantôt coagule les éléments et en fait des corps, et tantôt les résout et les fait revenir à la semence initiale. J'ai mis mouvement latent pour le mot « subtraction », qui veut dire ici non pas soustraction, mais un mouvement de traction sous la surface des choses. Ainsi les apparences physiques ne sont plus réductibles à des mouvements seulement matériels, mais à des infusions éthériques qui obéissent aux lois inexorables des nombres premiers.

4) *Utrum, le froid de l'hiver des Antipodes, passant en ligne droite par la solidité continue du centre de la terre, pourrait par un renversement croissant des qualités échauffer la consistance superficielle de nos talons ?*

Nous passons maintenant à la terre, qui va suivre les lois supérieures des symétries pythagoriciennes. L'hiver austral souffle sur les antipodes et ce froid traverse la terre. Mais suivant le renversement des qualités primordiales, il faut supposer que ce froid se fait chaleur en passant d'un hémisphère à l'autre et vient chatouiller nos talons. L'été de notre hémisphère est en conséquence d'abord un été terrestre, obtenu par un réchauffement des sols, avant d'être un été solaire. Le monde est fait de l'équilibre des contraires, que le texte appelle ici du nom savant d'« antiperistase ».

Il faut retenir que le globe terrestre est un système construit à partir de l'axe équatorial et qu'il diffuse des qualités égales et inverses d'un pôle à l'autre. C'est la terre qui introduit ici le thème polaire, on va voir qu'il va permettre de construire les forces qui gouvernent aussi le ciel qui, chez ce fier astrologue qu'est Alcofribas Nasier, va contracter en lui tous les événements, bons et mauvais, qui conduisent le destin des hommes sur la terre.

On lira dans ce moment de l'argumentation une attestation majeure de ce que peut le monde des qualités pour qui sait en conserver toute la puissance cosmogonique. La qualité n'est pas un artefact subjectif au sein d'un monde par ailleurs livré à la quantité. Pour qui sait garder à la qualité une irréductibilité de principe et un statut proprement catégoriel, la qualité participe de la diffusion de la lumière dans le chaos par les orifices appropriés car la qualité atteste un centre de circulation. Le Pantagruélisme trouve son expression elliptique dans la *Cresme philosophale*, mais celle-ci repose en dernière instance sur le jeu des qualités terrestres et ce jeu n'a d'autre fonction que s'ordonner autour d'un centre. Ainsi l'extrême

labilité du monde qualitatif atteste-t-il un principe d'ordre immuable. Ce passage aux extrêmes est un des ressorts de l'harmonie rabelaisienne, mais c'est un fait caractéristique qu'il ne s'exerce jamais en dehors des pouvoirs de la terre.

5) *Utrum, les régions qui s'étendent de part et d'autre de la zone torride de la terre pourraient tellement s'abreuver auprès des sources du Nil, qu'elles en viennent à humecter les plus brûlantes parties du ciel Empyrée ?*

De la terre, nous passons au ciel par une voie inédite. Nous voici sur la zone la plus exposée aux rayons du soleil, cette zone saharienne qui inquiète tellement Rabelais que, contrairement à Platon, il suppose sans cesse que le monde pourrait finir par la sécheresse plutôt que par les inondations. C'est que sans doute Platon n'est pas assez pantagruélique, et craint plus les flux que la brûlure. Mais Pantagruel est le Dominateur des altérés et voue ses disciples à la boisson et aux plaisirs de la gorge plus qu'à la dessiccation sous les traits de la lumière. Boire est le cri de qui connaît la morsure du désert.

Rabelais en vient à penser que le Sahara boit aux sources du Nil. Sans le Nil, l'Egypte est déserte et les dieux nous font défaut à jamais. Mais où est passée l'eau ? Dans l'Empyrée ! Mais je croyais qu'elles avaient été absorbées par les entrailles de la terre... Ici le lecteur tremble et s'interroge. Et si l'Empyrée, traditionnellement le feu qui régit le ciel, se trouvait plutôt sous la terre ? L'énigme est puissante, mais elle se dénoue peut-être ainsi : Rabelais cite avec faveur dans le *Cinquième livre* Philolaos, et quelques autres astronomes néopythagoriciens, qui soutenaient l'existence d'un feu autour duquel la terre, et tout l'univers, tourne, non pas un feu dans les hauteurs du ciel, mais un feu dans le centre de l'univers<sup>30</sup>. C'est cette doctrine qui a fait croire que les Pythagoriciens étaient non pas géocentristes, mais héliocentristes. En réalité, l'idée se situe ailleurs : derrière les apparences, brûle un feu central. Et il nous est dit ici que quiconque, brûlé par la soif, absorbe l'eau sacrée de l'Egypte, transfère cette eau, par les orifices de la terre précisément, jusqu'au feu central. Le feu central ne s'en trouve pas éteint, mais au contraire nourri.

<sup>30</sup> « Pour Philolaos, c'est le feu qui occupe le milieu de l'univers dans la région du centre, qu'il dénomme d'ailleurs, foyer de l'univers, demeure de Zeus, mère des dieux et encore autel, rassembleur et mesure de la nature », in *Les Ecoles présocratiques*, édition établie par Jean-Paul Dumont, A, XVI, citation d'Aétius ; cf. *Cinquième livre*, chapitre XXV, p. 787. On se reportera au commentaire éclairant de l'astronomie de Rabelais par P. N. Mayaud, dans son grand ouvrage *Le conflit de l'astronomie et de l'Ecriture Sainte*, Paris, Champion, 2005. Après le syncrétisme, voici donc le pythagorisme. Il est en réalité le principe organisateur de toutes les autorités dont procède le Pantagruélisme, principe d'autant plus puissant que nous entrons ici dans des attestations fragmentaires qui appartiennent plus à une tradition qu'à une reconstruction philologique. Ici tout est « lettres inapparentes », mais c'est là que la puissance de la pensée est précisément mise à l'épreuve. Rabelais tentera cependant de dépasser le pythagorisme lui-même pour une sagesse plus large encore dans le Prologue du *Cinquième livre*.

Ce passage de l'eau au feu, qui n'annonce que des comburations multipliées, qu'est-ce donc sinon des équivalences alchimiques ? Certes, elles valent pour les équilibres primordiaux, mais sur la terre, les hommes entrent dans un péril inconnu : plus le feu central se nourrit de l'eau qu'on lui apporte, plus les hommes sont dévorés par la soif. Certes, le Pantagruélisme a l'esprit du sel, il brûle la gorge et serre les entrailles. Mais il peut arriver des temps où, loin de contribuer à l'étanchement de la soif sur la terre, il se résume au constat d'un incendie que désormais plus rien ne peut contenir : c'est l'antique doctrine de l'apocastase, de la réduction de toute chose au feu. Il y a une apocalypse du feu qui chemine sous les sourires de Rabelais. Et elle passe par la perte des eaux saintes.

6) *Utrum, à cause seulement du long poils laissé après sa métamorphose en ourse, ayant le derrière tondu comme une vraie bougresse pour faire une capuche à Triton, elle pourrait être gardienne du pôle arctique ?*

Le sens est de plus en plus difficile à saisir, même si l'enjeu est clair : s'il y a un feu central, son représentant est l'étoile polaire autour de laquelle s'effectue la révolution céleste. Plus la terre brûle, plus le salut des hommes repose dans l'étoile du nord et dans la certitude qu'elle donne que la circulation universelle a un centre. Cette religion est une religion de la Grande ourse, elle appartient à la tradition des mythologies ursines, c'est assez dire que Rabelais n'oublie rien du folklore le plus ancien et le plus universel.

Zeus était amoureux de la nymphe Callisto, servante d'Artémis, et Héra, jalouse, l'a métamorphosée en ourse. Pour la consoler, Zeus en a fait la grande Ourse et l'a placée au centre du ciel. Héra a obtenu que le dieu de la mer, Triton, ne l'accueille jamais (et en effet elle ne se couche jamais dans la mer). La constellation semble une tête à laquelle pend un long cheveu, mais ici le fil de ces hautes mythologies se perd quelque peu. Il semble que Callisto soit associée à la Fortune à la tête rasée, mais elle ne porte qu'une mèche sur le devant, car on ne peut la rattraper quand elle s'est enfuie et que l'heure est passée. Est-ce que nous devons comprendre que le centre ne se présenterait qu'une seule fois à l'homme, et ne serait-ce pas à l'heure de sa mort ?

Une femme, la bougresse, règne donc au ciel, et cette femme est une ourse. Par sa protection, le monde manifesté a un centre et la lumière intelligible peut fuser jusqu'au chaos brûlant où nous séjournons. La religion de l'ourse devient le symbole visible de toute la gigantomachie contre les atomes. Si les atomes en guerre règnent au sud, au plus proche de la perte des eaux du Nil, l'étoile polaire résume le bénéfice du nord, favorable aux grands

fleuves qui conduisent à Thulé, l'île bienheureuse<sup>31</sup>.

7) *Utrum une sentence élémentaire pourrait alléguer une prescription décennale contre les animaux amphibies, tandis que l'autre, inversement, déposerait à son tour une plainte en cas de saisine et de changement de possesseur ?*

L'œuvre de Rabelais est pleine de cas de perplexité juridique et cette prescription contre les animaux amphibies est étrange. J'y vois la vérification du principe de symétrie qui règne sur le texte, qui n'est jamais un principe de confusion. L'amphibie n'est qu'une confusion des genres, alors que le jeu des hémisphères est un ordre de réciprocité qui permet toujours de discerner un centre. L'amphibie n'est ni chair ni poisson, il est seulement l'ambigu, la réciprocité est reflet, inversion et renversement, et inclut dans son jeu les paradoxes du miroir et de son système de renvoi. La vraie sentence élémentaire est donc celle qui, se dégageant du mélange (qui n'est qu'un chaos s'instaurant entre les formes distinguées), préfère une loi d'échange de part et d'autre d'un axe, précisément ce jugement éternel qui advient par la lumière qui sourd de l'orifice de l'autre monde. S'il y a des idées platoniciennes, les mouvements des atomes auront beau se confondre, il restera une loi du monde et son axe sera pythagoricien car il œuvre selon les lois de la symétrie et des nombres pairs<sup>32</sup>.

8) *Utrum une grammaire historique et météorique, débattant de leur antériorité et postériorité par la triade des articles qui les constituent, pourraient trouver quelque ligne ou caractère de leurs chroniques dans la paume de Zénon ?*

Cette grammaire intrigue. *Grammè* en grec, c'est la ligne, ou le caractère. Nous retrouvons d'ailleurs ces mêmes mots plus loin dans la proposition. Mais comment le simple trait et l'écriture peuvent-ils se conjoindre pour rassembler dans un savoir unique l'histoire et la météorologie ? Quelle est donc cette *grammatique générale* qui se couvre du nom de grammaire de l'écriture et des nuages ? Le Pantagruélisme se résumerait-il à une géométrie

<sup>31</sup> Il faudrait se rendre attentif à certaines rencontres. Ainsi, dans la litanie des « fols » du *Tiers Livre*, nous trouvons un fol tantôt céleste, jovial, *arctique*, héroïque, génial, « métaphysical », à quoi répond, dans la bouche de Panurge un fol « de seconde intention » ou de haute futaie (chapitre XXXVIII, p. 470-473). Ces différents prédicats recourent des partages déjà rencontrés. On pourrait supposer que la première série énonce dans la langue des dieux une pensée polaire et anti-atomistique, la seconde dans la langue des hommes. La *Cresme philosophalle* serait ainsi écrite simultanément dans les deux langues et c'est cette complexité qui créerait son obscurité.

<sup>32</sup> On peut tenter aussi une autre hypothèse et soutenir que les animaux amphibies ne sont rien d'autre que les étoiles qui, à la différence de l'étoile polaire, se couchent dans la mer, et sont ainsi à la fois ciel et mer, manifestant alors leur appartenance aux deux hémisphères. Callisto n'aurait ainsi, dans son exil polaire, que du mépris pour les étoiles qui tournent autour d'elles, quelles que soient leurs récriminations pour être reconnues pour leurs effets de part et d'autre de la ligne équatoriale.

des signes ?

On ne peut rendre intelligible ces propositions qu'à passer par l'auteur qui ouvre cette série encyclopédique, Démocrite. Certes, Démocrite est atomiste, mais il pense que les agrégats d'atome ont des formes (ou plutôt des configurations), qu'elles ont, littéralement, des « rusmos », des rythmes<sup>33</sup>. Comme le dira plus tard Lucrèce, les atomes sont comme des lettres et se combinent pour former des phrases. Le principe est le suivant : il y a un rythme de la matière, une métrique des flux cosmiques. Dès lors la science de la langue et celle de la nature peuvent marcher de front, dans une commune loi de combinaison qui produit la prose du monde. Peu importe dès lors que l'une prétende précéder l'autre, et que leurs ternarités syllogistiques rivalisent de préséance. Le secret du monde est dénoué : il y a une combinatoire de signe à l'origine du tout et il ne serait peut-être pas inutile de l'appeler une Kabbalah.

Comment cette kabbale prend-elle une forme proprement pantagruélique ?

Le Pantagruélisme se présente d'abord comme un fait d'écriture reposant dans une histoire de la langue. Les mots ne s'y relient pas par de simples assonances ou par un arbitraire subjectif, mais suivent des filiations et restituent une grammaticalisation selon l'histoire des racines. En quoi cette philologie rejoint-elle les mouvements des nuages et la trajectoire des météores ? Parce que le mot rabelaisien fait monde et qu'il ne peut être séparé de l'histoire de la terre. De leur conjonction naissent à la fois des signes écrits et des lignes d'évolution céleste qui constituent le légendaire pantagruélique. Les mots et les météores ne s'ignorent plus, ils associent l'homme et le monde naturel dans une prise de parole commune qui réduisent à une science unique les cas de la langue et les hasards du temps. Ces conditions climatiques liées à l'histoire du monde, cette grammaire de l'eau et du feu, c'est précisément l'objet de la *Cresme philosophalle*, qui est une météorologie générale, dont le *Pantagruel* constituera à son tour la grammaire historique.

On retrouve cette conjonction dans les conditions initiales de la naissance de Pantagruel, dont la royauté future ne sera pas décidément séparable de la sécheresse et des événements célestes qui la précéderent. Pantagruel est un feu pour la langue comme pour la terre et le sel qui exsude de la terre le jour de sa naissance est aussi le sel du savoir qui va sourdre de la récapitulation de la langue par les géants.

La pluie des Antipodes hantera les assistants à la naissance du jeune géant poilu comme un ours. L'eau qui sourd de la terre, eau salée qui ne fait qu'attester plus

<sup>33</sup> D'emblée la conciliation de cette grammaire avec la théorie des idées est facilitée par le fait que Démocrite lui-même n'hésite pas à nommer les atomes des idées, ce qui donne des formules aussi suggestives que celle-là : « Des différentes rythmes atomique (ou Des idées) », in *Les Ecoles présocratiques*, éd. cit., B, V, i, citation de Jean Tzèzès, scolie à Hésiode.

profondément la crise du cosmos en ses météores, sourd des entrailles de la terre qui a tellement bu l'eau du Nil qu'elle a communiqué son feu dévorant à l'eau fraîche des Antipodes soumis à l'hiver austral. Voilà les thèmes de notre *Cresme* rassemblés, mais c'est le propre de ce texte de relier cette série de désordres terrestres à une mythologie organique qui cependant n'est jamais indépendante du génie de la langue française prise dans son histoire.

Une parole et un ciel, voilà ce qui manquera toujours à notre raison trop courte. Et pourtant ils sont dans la main du philosophe ! Le texte suppose en effet que la paume de Zénon le stoïcien pourrait unir dans une même chiromancie les cas de la langue et les hasards du ciel. Les flux atomiques de la langue et du ciel suivraient les voies d'une main bénéfique et unificatrice ? Le monde ne serait pas que poussière, sa grammaire suivrait les plis d'une main antérieure à ses querelles de préséance épistémique !

Dans cette main réside le destin du Pantagruélisme, lignes et caractères. Selon Cicéron, Zénon illustrait en effet le processus de connaissance avec sa main. La tenant ouverte devant lui, avec les doigts écartés, il disait : « voici la représentation ! » ; puis, les rassemblant un peu, il ajoutait : « voici ce qu'est l'assentiment (représentation acceptée et approuvée) ! » ; et, fermant le poing, il affirmait alors : « voici l'appréhension conforme à la chose ! ». Loin de toute fidélité littérale à un stoïcisme d'Ecole, Rabelais nous tient dans cette main qu'il donne comme horizon de convergence aux différentes triades de la science. Si le mot ultime de l'œuvre est bien « Trinch », le dernier objet qui en contient tous les pouvoirs est cette main symbolique dont le Pantagruéliste suivra les signes, jusqu'à comprendre de quel sillon il est le pèlerin, de quel doigt il est le désigné et de quelle figure kabbalistique de la main et des doigts il devient le dévot.

Ne prenons pas à la légère ces bouffonneries. Rien n'est plus facile que de réduire aux simples états de la matière les émergences les plus complexes de la conscience. Oui, le monde est d'abord une boue, ou une guerre qui conduit à la boue des putréfactions dissolvantes. Rabelais le sait et donne sa part à la grammaire des états matériels, à ses arrangements, à ses mouvements de flux et de reflux. Mais cette grammaire tient dans une main, cette grammaire obéit à un mouvement de représentation, à un acte de l'esprit, à une loi idéale. En apparence, voilà qui n'ajoute aucune propriété supplémentaire aux états matériels. Mais dans le fond, voilà qui change tout : car la main comprend les lignes et les caractères dans un rythme supérieur, méta-grammaire, de clôture et de déclosure, de consentement et de retrait. Par la main, l'idée devient l'horizon des mouvements atomiques et l'unité des aléas

énergétiques. Par les plis de la main, la lumière fuse dans le chaos et ruisselle sur les protubérances des amas grégaires. Par les signes de la main, le monde ne peut plus se priver de la divination de l'être invisible, lui qui donne toute mesure aux rythmes inchoatifs des grains de matière. Chez Rabelais l'homme n'est pas intelligent parce qu'il a une main, mais il a une main parce qu'il est intelligent. Une grammaire des mots et des ciels ne suffit pas à faire du monde une phrase douée de sens, encore faut-il que cette grammaire de l'histoire et des météores soit prise dans les cinq doigts de la quintessence. Et c'est depuis cette quintessence que se déclinent les « chroniques » du monde livré au temps, à la guerre, et, selon les montuosités de la main unificatrice, les chroniques *gargantuines*. Chez Platon le temps est l'image de l'éternité, chez Rabelais, la chronique est dans la main de l'Aiôn. LA MAIN EST LE LIEN DU MONDE ET LA POUSSIERE DES CHOSES RESIDE DANS SES PLIS.

Voici donc l'atomisme de Démocrite corrigé par le stoïcisme de Zénon, ce qui ne fait que vérifier la filiation entre Démocrite et les Pythagoriciens, à commencer par Philolaos, attestée par les sources. Mais Hermagoras lui-même était l'élève de Zénon. Ainsi tous les penseurs, malgré la dispersion des écoles, attestent une unité profonde d'une tradition unique où le stoïcisme retrouve le platonisme et le platonisme le pythagorisme, sous le signe de la seule idée malgré les escadrons rythmés des atomes. Mais qui le sait ? La sagesse merveilleuse de Pantagruel, naturellement. C'est du moins en son nom que cette réécriture ordonnée des savoirs prend une forme aussi désarmante, aussi insolente que capable de retenir en elle les moyens d'une transmission parfaite.

9) *Utrum les genres généralissimes par violente élévation au-dessus de leurs prédicaments, pourraient grimper jusqu'aux étages des transcendants, et par conséquent laisser en friche les espèces spéciales et prédicables, au grand dam des pauvres maîtres ès arts ?*

Cette thèse semble illisible, elle est pourtant parfaitement claire dès lors qu'on la rapporte aux structures de l'ontologie scolastique. Rabelais veut dire qu'il invite les penseurs à dépasser les catégories d'Aristote, à remonter même plus haut que les concepts les plus génériques, comme « quelque chose », « un », « être », délaissant résolument les sciences subalternes pour rejoindre les principes mêmes du savoir. Certes, cette poussée contemplative va laisser sans travail les pauvres enseignants asservis aux logiques communes et destinés, comme c'est bien le cas en effet dans l'université médiévale, à n'étudier que certains genres particuliers de la réalité. Alors seuls les professeurs de théologie étaient habilités à enseigner

la science de l'être pur, de l'être en tant qu'être, de l'être qui n'est soumis à aucune des formes de limitations auxquelles est contraint le langage humain dans son lien avec la nature créée. Rabelais place le Pantagruélisme dans cette dimension radicale et ultime, savoir purement transcendant qui ne peut être confondu avec les tâches limitées des savoirs spécialisés. Mais s'il reprend l'architecture des sciences médiévales pour nous indiquer où se situe sa contemplation éthérée, c'est aussi pour que nous nous débarrassions bien vite de cet ordre pesant pour entrer dans l'ordre analogique et combinatoire propre au Pantagruélisme.

Si le Pantagruélisme est ainsi le « plus hault sens » de tous les savoirs transmis par la tradition, il l'est comme un émule naturel d'une théologie qui aurait enfin su se dégager de ses dépendances disciplinaires limitées pour contempler le principe dans toute sa plénitude, un principe qu'on ne rejoint jamais à dire vrai par de simples principes logiques, mais d'abord par un effort de contemplation qui ne va jamais, comme le reconnaît d'ailleurs l'Évangile lui-même, sans une certaine violence, violence exercée il est vrai, non pas contre l'homme, mais contre les limitations qui voudraient limiter sa vue.

10) *Utrum l'omniforme Protée se faisant cigale, et musicalement exerçant sa voix dans les jours de la canicule, pourrait d'une rosée du matin soigneusement emballée au mois de Mai, faire une tierce concoction couvrant le cours entier d'une écharpe du Zodiaque ?*

Le Pantagruélisme est une grammaire des mots et des nuées. A chaque moment de la langue correspond un état cosmique qui répond à la pondération du moment entre eau et le feu autour de notre terre. Dans les âges où le Pantagruélisme paraît, l'univers trébuche et on ne doit pas attendre de cette sagesse une restauration d'un ordre stable, mais un certain art de vivre dans la précipitation des temps vers le triomphe du feu. Le Pantagruélisme n'humecte pas les gorges, il creuse la malédiction de la soif et Pantagruel n'est jamais rien d'autre qu'un Dominateur des altérés. Seul le feu du ciel peut répondre à la raréfaction de l'eau, c'est dire aussi que dans cette combustion la civilisation mûrit et rejoint sa destination suprême au moment où elle bascule dans l'anéantissement certain.

Ce n'est plus ici le Nil qui pourrait apaiser la brûlure, mais la rosée alchimique de Mai qui, dans la bouteille close qui la réserve, est jetée dans le feu du 25 juillet, jour caniculaire de la naissance de Pantagruel et de saint Jacques, tandis que brûle au ciel la Voie lactée où séjournent les âmes avant de renaître sur la terre. Rabelais demande si ce peu de fraîcheur pourrait couvrir les terres équatoriales qui s'étendent sous le zodiaque, mais quel que soit l'élixir concocté par le dieu multiforme, il faut s'attendre à un triomphe irrémédiable du feu et



rien n'arrêtera les suites de la déviation que Phaëton a causé dans l'univers, — si ce n'est peut-être ceux qui tremperont leurs lèvres dans la rosée qui résiste aux épreuves du feu.

Protée, celui qui enseigne chez Virgile par quel sacrifice les abeilles peuvent renaître après les souillures qui ont causé leur perte, se fait le prophète de cette rosée rédemptrice : comme déjà dans le *Phèdre*, la cigale représente ici le pur chant voué à la divinité et aux Muses, chant gratuit de l'âme qui ne se soucie que de l'absolu. Callisto, Triton, Protée sont tous des protagonistes du mythe de Phaëton, celui précisément dont la conduite ahurissante a embrasé l'univers. Le Pantagruélisme est une doctrine de l'embrasement universel qui annonce de grands bouleversements, mais affirme la prééminence d'une âme qui, dans le feu qui gagne, accepte la punition de la démesure, tout en vouant sa substance entière à un chant pythagoricien et orphique qui s'unit au monde idéal et surmonte les désastres du chaos en se fiant aux chants célestes. Ainsi l'eau de l'aube s'est-elle faite musique du jour.

11) *Utrum le noir Scorpion pourrait souffrir une solution de continuité en sa substance, et par l'effusion de son sang obscurcir et embrunir la voie lactée au grand dam des grands philosophes soiffards pèlerins de Saint Jacques ?*

Mais c'est le pire qui se produit, car la constellation du Scorpion se rompt et livre l'univers à la nuit de son sang. Cet Antéchrist appartient toujours à la même mythologie de l'ourse. Le Scorpion, constellation australe, a été envoyé par [Artémis](#) pour tuer le chasseur [Orion](#). Ainsi se trouve-t-il opposé à la constellation d'[Orion](#). D'autres versions suggèrent qu'[Apollon](#) envoya le scorpion par jalousie contre l'attention qu'[Orion](#) portait à [Artémis](#).

On se souvient que Callisto est servante d'Artémis. C'est toujours la même punition qui frappe les amours de Jupiter et les valeurs de lumière qui accompagnent la montée de l'année vers les jours caniculaires. Le monde pourrait sombrer dans un hiver sans remède, fausse issue à la dévoration solaire de l'été. Ce n'est pas le froid des antipodes qui est requis, car nous savons qu'il se transforme en chaleur sous nos talons par la pondération des extrêmes, c'est de l'eau, de la fraîcheur, de la guérison de la brûlure par une rosée qui ne soit pas aussitôt reprise par le feu de l'Empyrée.

Les hommes se contentent du cycle de l'été et de l'hiver, mais il n'y a là qu'une répétition sans consolation, alors que Rabelais appelle à une remontée vers le ballet des idées qui nous libère du cycle de la génération et fasse de nous de véritables divinités, libres des altérations communes. C'est l'enseignement même du *Phèdre* en son grand mythe du char attelé. Nous sommes appelés à marcher sur le toit du monde, à nous baigner dans le lait de la

voie lactée, mais voici que nous subissons des vengeances célestes, des venins sans remède qui sont autant d'obstruction de l'orifice qui donne sa vérité au monde. Les philosophes sont vaincus, mais eux seuls, pour peu qu'ils quittent les éruditions visibles pour entrer dans les savoirs invisibles de la lettre gallique, peuvent reconstituer la théogonie de leur défaite et écrire pieusement l'histoire du monde. Elle n'est qu'une histoire des mots pris entre l'eau et le feu qui dessinent les équilibres supérieurs et chantent la musique des âmes, celle qui apaise même les monstres et promet, par le jeu des infiltrations cosmiques et des rotations célestes, l'immortalité aux poètes.

Ainsi s'achèvent nos onze propositions : elles racontent l'histoire du monde. Comme le pythagorisme, elles décrivent une décade, mais elles ouvrent une onzième porte pour l'abolition des dix premières. 1 est donc 10, 1 peut en finir avec 10, mais 10 règne quand 1 s'acharne car 10 est complet et 1 est la nuit veuve du temps et de la malédiction.

Mais le chiffre 11 a aussi par lui-même son symbolisme. 11 est la racine de tous les chiffres magiques, 22, 33, 66, 99, de ceux qui gouvernent en particulier l'œuvre de Dante<sup>34</sup>. Sans entrer plus avant dans cette numérologie savante, retenons à tout le moins que 22 divisé par 7 présente l'équation même du cercle : 3,14. C'est la formule de l'intégration de toute réalité. Fort de ces observations, nous pouvons tenter à notre tour un essai de numérologie pantagruélique : il faut multiplier 11 par deux, c'est-à-dire lire au moins deux fois la *Crème philosophalle*, et la diviser par 7, c'est-à-dire par le nombre des compagnons de Pantagruel pour visiter l'oracle de la Dive bouteille, et nous obtiendrons la loi du cercle. Ce n'est qu'une suggestion, mais le chiffre 11 ne peut être sous-estimé dans ses pouvoirs analogiques et dans sa capacité à résumer la grammaire intégrale des éléments qui désormais nous occupe.

## 6. GRAND ARCHITECTE DES QUALITÉS OCCULTES

C'est un savoir de haute sagesse égyptienne qu'il n'y a d'ordre que des dieux. Est ordonné ce qui exprime sur la terre l'ordre solaire des dieux et leur rotation nocturne dans le pays des morts. Toutes les sagesse que nous venons de traverser et de concentrer en quelques propositions captieuses sont des savoirs si originaires qu'ils n'évoquent rien d'autre qu'une Egypte éternelle. Mais les dieux vont finir, du moins dans ce cycle, il va falloir perpétuer notre race avec le seul soutien de quelques pauvres formules jetées au hasard des rites et des

<sup>34</sup> Cf. René Guénon, *L'ésotérisme de Dante*, Paris, Gallimard, 1957 : « La vérité, c'est que le nombre 11 jouait un rôle considérable dans le symbolisme de certaines organisations initiatiques. [...] En dehors des significations diverses qui peuvent s'attacher à 11 et à ses multiples, l'emploi qu'en a fait Dante constituait un véritable 'signe de reconnaissance', au sens le plus strict de cette expression. », p. 54. Guénon fait allusion ici aux vers de onze pieds qui constituent la métrique de la *Commedia* et aux liens de ce chiffre avec les rituels Templiers.

tarots. Dans ce nouvel âge, le Livre des morts devient Pantagruélisme et les formules d'Outre-tombe des calembours de « bien ivres ». Quant aux momies antiques, Panurge le revendique<sup>35</sup>, elles ne seront même plus celles des crocodiles et des chats, mais du corps venteux des pauvres fols à la recherche d'impayables dettes. La terre des dieux est vidée de ses cultes, le Pharaon n'accueille plus le soleil. Ne demeure que la philosophie et sa « fine folle ». C'est alors que la question profane de l'ordre prend tout son sens.

Les modernes n'y peuvent rien, ils sont confrontés à la question de l'ordre. Leur dignité se résume à la puissance d'ordre que leur seul esprit pourrait introduire pour tenter de rendre intelligible, au moins à titre provisoire, un présent effrayant, brutal et sourd à toute initiative de participation rationnelle. Les meilleures intelligences s'en tiennent à de simples variations des ordres passés et y puisent leurs recettes. Ici je propose une procédure inverse : je cherche dans les maîtres du désordre un pressentiment de l'ordre qui marche à rebours des constats les plus pessimistes. Puisque l'ordre déserte les séries contrôlées, tentons les ordres latents des émergences confuses. C'est ici que Rabelais devient un maître avec lequel il faut compter.

Le désordre de Rabelais n'est évidemment pas n'importe quel désordre, c'est un désordre de la Renaissance, ou encore un désordre humaniste. Cet humanisme, nous avons appris à le rencontrer jusque dans le désordre des lettres apparentes, et dans l'ordre des lettres inapparentes. C'est dire qu'il s'identifie à cette puissance de l'esprit qu'on pourrait nommer : l'inversion ordonnatrice des ordres désordonnés. A ce prix, il y a un ordre humaniste, il n'y a même d'ordre doué d'avenir qu'humaniste et la question de l'ordre se définit comme la question humaniste par excellence.

C'est précisément juger l'ordre non pas sur ses prétentions déjà déjouées à la domination, mais sur son art de se soustraire à la vindicte des ordres voyants en multipliant les contre-réseaux au revers des ordres défaits. Tour à tour tyrannique et grotesque quand il s'exerce sur de grandes masses et s'en tient aux moyens de la simple administration, l'ordre devient sinueux et subtil quand il se fie aux circonstances. Il était de fer, il devient magnétique. Il était un décor imposé, voici qu'il reçoit la leçon des affinités électives. Il joue sa nécessité aux dés de la bonne fortune et se confie « en l'aspect bienveillant des cieus et faveur des Intelligences motrices<sup>36</sup>. »

<sup>35</sup> « La momie de mon paillard et empesté corps leurs sera remede praesent », *Tiers Livre*, chapitre VI, p. 369. On tirait à la Renaissance des baumes des corps momifiés, autre et terrifiante crème philosophale... Manger le corps des morts embaumés, voilà l'onguent salvifique après la profanation des pyramides.

<sup>36</sup> *Tiers Livre*, chapitre XLIV, éd. cit., p. 489. variété des des niveaux d'organisation et en cherchant leur point organisateur dans l'articulation des espaces : cf. *Paraboles et catastrophes*, p. 83-84.

On appellera en conséquence Renaissance cette pratique di-vertissante de l'ordre et humaniste la part de désordre qu'une pensée peut porter sans verser dans le chaos. C'est le moment de supposer alors que Rabelais n'était pas seulement voué aux tourbillons de son temps, il était fait pour régner parmi les agrégats dégradés qui ne manqueraient pas de venir au-delà de l'aurore des temps modernes car, se plaisait-il à rappeler, « la fin et catastrophe de la comédie approche<sup>37</sup> ». Il était destiné à faire voltiger les idées de Platon à l'encontre des escadrons de Démocrite, comme, dans son récit, le cortège de Dionysos aura affronté victorieusement les éléphants des puissances orientales<sup>38</sup>. Il fut en effet ce fol dionysiaque risquant son pas de danseur contre les carrés du causalisme. Ce face-à-face avait de l'avenir, nous y sommes toujours, mais les danseurs ont perdu de leur assurance.

Car ce n'est pas dans la fixité des principes que se tient la force de l'ordre, mais dans une arabesque faite de tours et de retours dont toute la trajectoire est précisément de se délivrer des chocs atomiques et de leurs alignements armés. Le rayonnement de l'intelligible n'est pas séparable d'une fragilité insensée, d'une exposition à la lumière, d'un renoncement à une prédétermination des événements qui désarme les déterminismes comptables. Pendant ce temps le monde court à son destin de frottement et d'affrontement. Mais une issue est esquissée, à condition de ne se figer jamais en un arrangement ultime et de donner lieu à des développements toujours plus aléatoires, pour peu que le crêpe mystique qui les oriente ne soit jamais rompu au hasard des boucles et des nœuds auquel il se prête.

Et ceci n'est concevable que parce que l'Encyclopédie pantagruélique repose, malgré une incoercible dispersion de surface, sur un système d'une rigueur parfaite, unissant l'ontologie, la géologie, la climatologie, la grammaire et la mythologie, sans rien laisser dans l'ombre ni manquer à une vocation de part en part prophétique. Le Pantagruélisme a donc bien sa charte dans cette liste des questions disputées à Saint Denis de la Charte et Rabelais, à coup sûr, y a formulé ses propres décrétales, non pas celles de l'autorité exercée pour le seul règne de l'hiver austral, mais celles qui dilatent les passages et les orifices, et retrouvent le grand dessein virgilien de la libération des sources<sup>39</sup>.

---

*Cinquième Livre*, chapitre XL, éd. cit., p. 820. C'est René Thom qui a opposé, dans son épistémologie, une approche réductionniste, qui se meut dans l'espace même où se produit le phénomène, et une approche herméneutique, qui introduit de nouveaux espaces à la mesure de la complexité des formes, permettant d'exprimer la variété des niveaux d'organisation propre à un objet : cf. *Paraboles et catastrophes*, p. 83-84. Le Pantagruélisme dans cette perspective pourrait être défini assez rigoureusement comme l'espace-auxiliaire dont procéderait, par association avec tout sens donné, la polysémie du texte occidental.

<sup>37</sup> *Quart Livre*, chapitre XXXVII, éd. cit., p. 602

<sup>38</sup> *Cinquième Livre*, chapitre XL, éd. cit., p. 820. S'il n'est pas brahmanique, le bachisme rabelaisien sera donc résolument shivaïste, pour nous en tenir aux oppositions qu'affectionnait Alain Daniélou.

<sup>39</sup> « Salut, grande mère porteuse de fruits, terre vouée à Saturne\ Grande par tes hommes ; pour toi dans une oeuvre de culture et de célébration antiques\ Je m'engage, osant rouvrir les fontaines saintes », *Georg.*, II, 173-175. Rabelais a écrit les

Le propos a beau être ordonné comme un poème, il est fondamentalement menaçant et place l'humanité à venir dans un déséquilibre croissant qui la fait errer entre les dévorations du feu et la pétrification par les froids de l'hiver et de la vengeance. La voie pantagruéliste est donc étroite et nul ne peut prévoir si les fils d'Orion, les pèlerins de Saint Jacques, les philosophes de la haute mythologie et du plus haut sens arriveront, non pas certes à imposer leur point de vue de puisatiers, mais à tout le moins à survivre. Car le scorpion saigne d'un sang très noir, scorpion peut-être christique dans une conception très blasphématoire du christianisme, en tous les cas diabolique car il ferme de sa substance éventrée l'orifice qui nous promettait la connaissance des réalités ordonnées. Certes, il reste bien, dans ce triomphe du monde visible sur le monde invisible, la fixité de l'étoile polaire, mais elle n'est elle-même que le résultat d'un châtement sans fin. N'est-elle pas à jamais privée du bain de jouvence des eaux de Triton ?

Cet univers est tragique car il tend sans cesse à se fermer sur ses propres venins et à sacrifier les héros, Phaëton le premier, qui ont voulu rejoindre les réalités célestes. Ce verdict est la source d'un savoir qui a été d'abord remarqué pour son obscénité, et d'ailleurs condamné comme tel. Parce que toute aspiration céleste semble en effet vouée au châtement ou à la persécution, l'heure n'est-il pas à un intérêt redoublé pour les feux de la terre et à la tentation de percer les mystères par les cloaques de la vie plus que par les envols supérieurs, tous soumis à une domination plus fermée que la matière elle-même ? Rabelais a élevé très haut cette barrière à la lisibilité de son œuvre par les honnêtes gens. C'est pourtant en ce centre de feu et de cuisson que gît le principe de sa puissance et de son art royal.

Le chantre du Pantagruélisme est en effet à la fois la cigale qui nous chante le ciel et le médecin voué à la défécation et à la béance vulvaire qui réserve, entre vie et mort, des mystères qui sont autant de chemins pour rejoindre le feu central qui régit l'univers. Les altérés auront à user de violente élévation et d'un réel pouvoir d'effraction pour rejoindre par le bas une issue qu'aucune révélation « morphique » venue du ciel ne nous assure dans le ciel voilé qui règne sur nous. Certes, ce ciel n'est voilé que parce que là-haut, il brûle toujours davantage, mais les écrans entre ce feu et notre condition mélancolique se multiplient chaque jour et, tandis que l'embrasement est imminent, il n'y a plus personne pour porter le sceau du feu, tout est à l'obscurcissement et au rembrunissement. Le roi de France portait le signe de la Salamandre avec cette sentence : *nutrisco et extinguo*, je nourris et j'éteins. Par un destin intérieur au royaume, ce sont ainsi les mêmes serviteurs du feu qui se rendent immortels en

favorisant le foyer mythique et en le précipitant vers sa fin. François I<sup>er</sup> a résumé l'ambivalence de ce symbole de feu et d'eau jusqu'à en faire les armes d'un port de haute mer, Le Havre de Grâce, fondé par lui sur les bords des routes maritimes nouvelles. Et de fait, le soleil du soir y tombe dans l'eau ouvrant la route de Thulé. Ainsi la mort de la lumière est-elle l'annonce d'un soleil éternel dans une île réservée aux seuls héros capables de l'arracher aux eaux-mères<sup>40</sup>.

Ce regard de Rabelais sur notre monde et notre avenir demande à être poursuivi et toujours remis sur le métier. C'est un regard chiffré qui ne se révèle dans son ampleur qu'à ceux qui ne reculent pas devant la manipulation des lettres vérolées. C'était mon objet que de montrer la fécondité de ces prestidigitations de la main philosophique. Fécondes, elles le sont, si elles ne se complaisent pas à leur propre innocence, mais s'accompagnent d'une méditation permanente, lente et complexe, entièrement vouée aux gestes horribles de Pantagruel et de la longue lignée des fils de la terre. Alors la main peut se faire initiatique.

Dans la lettre-préface à l'édition d'un testament antique qu'il a procuré en 1532 à Lyon, Rabelais manifeste son intérêt pour les travaux du dédicataire, son ami Amaury Bouchard, un des premiers disciples français du platonisme de Marsile Ficin. Et résumant les travaux de son ami sur l'immortalité de l'âme, il croit heureux de les résumer à sa façon : « J'attends un de ces jours ton dernier et joli petit livre, *L'Architecture de l'univers*, qui doit avoir été tiré des armoires les plus saintes de la philosophie<sup>41</sup>. ». *De Architectura orbis* : à coup sûr Amaury Bouchard, même s'il était un lecteur fervent du *Timée*, n'avait pas des ambitions si hautes<sup>42</sup> ! En revanche, on ne saurait mieux résumer le dessein de Rabelais tel que nous l'avons rencontré tout au long de ces pages écumeuses, celui de bâtir à sa façon, sur les marges d'innocentes mythologies françaises, un nouveau *Timée*, une cosmogonie du visible et de l'invisible qui raconte l'histoire du monde à partir du système volatil des qualités que demain mépriseront les modernes en les nommant des « qualités occultes »<sup>43</sup>. Mais un tel

<sup>40</sup> Le thème du feu dans l'eau échappe ainsi à la dimension foncièrement apocalyptique qui hantait les dernières lignes du *Gargantua*. Georges Dumézil a montré que, chez les Indo-Européens, l'un des dieux du Feu dans le Rig Véda est le « descendant des Eaux ». Et il commente en ces termes : « Il est la force ignée qui, ordinairement cachée dans les eaux, se manifeste aussi soudain par l'éclair sortant de la nuée, par la flamme jaillissant du bois que l'eau a nourri. », *Mythe et Épopée*, III, « La saison des rivières », p. 21. Par la filiation iranienne nous retrouvons, avec les mêmes caractéristiques de fulguration sortie des eaux, le Saint Graal (cf. p. 24-26), et l'on peut ajouter ici l'épée dans le lac ou la couronne dans la fontaine. Dumézil observe enfin que souvent dans ce domaine mythique le plus haut des eaux et l'éruption des puits, se produisent à la *Canicule*, pourtant période de basses eaux (op. cit., p. 34, 74 et 88). Or s'il est une heure pour le Pantagruélisme, c'est bien la canicule, temps de la naissance de Pantagruel et heure de sagesse pour les « chiens » philosophes, assoiffés de substantifique moëlle.

<sup>41</sup> François Rabelais, Epître-Dédicace du « Testament de Cuspidius », éd. cit., p. 987.

<sup>42</sup> Dans son analyse du texte, Henri Busson s'étonne aussi de l'écart entre le manuscrit de Bouchard et le nom par lequel Rabelais le désigne : *Les Sources et le développement du rationalisme dans la littérature de la Renaissance* (1533-1601), Paris, 1922, p. 177.

<sup>43</sup> A moins qu'ils ne définissent la métaphysique, comme le faisait Louis Lavelle : « Ainsi il appartient à la métaphysique de

occultisme des qualités a précisément ce pouvoir entre nos mains d'avoir été refoulé, méprisé, réduit par un savoir qui a désormais montré ses limites : qui dira quelle puissance gît dans ce rebut irréductible qui hante les grandes structures identitaires de la mondialisation ? Sous la forme légère du Pantagruélisme philosophal, l'encyclopédie rabelaisienne n'aura cessé de transmettre une vérole rédemptrice à ceux qui ne se contentent pas des guerres démocratéennes de la matière parcellisée.

Rabelais architecte des qualités occultes et maître d'œuvre de l'antipéristasie universelle, tel serait le dernier mot de la fermentation cosmique à laquelle nous venons d'assister. Quel étonnement alors que notre préfacier conclue son éloge par ces propos lourds de sens ?

Car tu n'as jamais rien publié ou écrit qui n'ait quelque parfum d'une doctrine secrète et venue d'ailleurs, et qui ne semble avoir été directement puisé dans le puits horriblement profond dans lequel, à en croire Héraclite, la vérité se cache.

Le point ultime est ainsi fixé : le puits. En ce puits gît non seulement la vérité, mais c'est en lui que se reconnaissent tous les trous et tous les orifices organisateurs du Pantagruélisme. Qu'importe alors, pour nous, que les érudits attribuent à Démocrite plus qu'à Héraclite cette sentence à longue portée ? Il suffit que nous soyons reconnus pour ce que nous sommes : les instructeurs, encore maladroits, des religions à mystères dans un Bas-Empire où nous avons à survivre avec la seule mémoire d'Orphée.

---

fonder une science de la qualité, c'est-à-dire, non point comme l'art, de nous en donner la possession actuelle et plénière, mais de nous montrer comment elle répond, dans chacune de ses espèces, à un acte original de la conscience qu'elle prolonge et qu'elle consomme. », in *De l'intimité spirituelle*, Paris, 1955, p. 111. Mais Lavelle n'a sans doute pas évalué à quelle profondeur de rire et de mystère l'acte de l'esprit et la qualité du monde peuvent se réconcilier. Pour une autre interprétation, cf. Bruno Pinchard, *Méditations mythologiques*, Les Empêcheurs de penser en rond/Le Seuil, Paris, 2002, p. 172-176, 193.